

Daniel Vaxelaire

LA BAIE DES REQUINS



Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

LA BAIE DES REQUINS

© Castor Poche Flammarion, 2003
© Flammarion pour la présente édition, 2013
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-8720-4

DANIEL VAXELAIRE

LA BAIE DES REQUINS

Flammarion Jeunesse

Si je vous raconte que mon père est garde-magasin pour la Compagnie des Indes, second personnage de cette colonie après le gouverneur, vous allez penser : « Ce gars est né avec une cuillère en argent dans la bouche ! » On voit bien que vous ne connaissez pas la colonie en question, ni le métier de mon père...

La colonie, c'est une île perdue au milieu de l'océan. Que dis-je ? Une montagne plantée dans la mer, avec des côtes sauvages et des pentes envahies de forêts ! Elle n'est occupée que depuis une trentaine d'années, sans doute parce que personne ne s'y intéressait, et nous sommes un petit millier de pionniers – ou de fous – à essayer d'y vivre.

Quant au métier de mon père, on devrait parler plutôt de malédiction : la Compagnie l'oblige à acheter aux colons leurs bons légumes et leurs

cochons gras à des tarifs avarés et à leur refile à prix d'or des vieilleries de France : outils rouillés, tissus délavés et autres fonds de tiroir. Voilà ce qu'est un garde-magasin de la Compagnie des Indes : un genre de collecteur de fonds aux ordres de la si lointaine capitale. Même si on est affable comme mon père, c'est une fonction plutôt impopulaire.

 Tout de même, ce n'était pas une raison pour mettre ce cadavre dans son bureau !

C' était un de ces matins frais de mai où l'on goûte avec délices, après les touffeurs de l'été, la douce caresse de l'alizé. Oui : nous sommes à l'envers du monde, la canicule est en décembre et l'hiver en juillet. Et l'on voudrait que les hommes d'ici aient la tête sur les épaules !

Je trottais vers la côte, dans l'odeur des fleurs et le pépiement des oiseaux, tandis que mes pieds nus évitaient tout seuls les cailloux du sentier. Je ruminais un plan : comment échapper aux pénibles leçons de l'abbé Rustique ? C'est le curé et un des rares savants de notre petit pays. Il en est trop conscient et cela ne le rend guère tolérant : il a parfois la main dure avec les cancre dans mon genre. Je me disais que si mon père avait par exemple une course urgente à me confier, je pourrais éviter d'avoir à réciter mon latin, et donc de recevoir des

coups de badine. Parce qu'évidemment je n'avais rien appris...

J'entends qu'on s'étonne : Comment, des sentiers, dans la capitale d'une colonie française, fierté de Sa Majesté Louis le Grand ? Ben oui : il n'y a ni rue ni chaussée ici, les maisons sont des huttes noyées dans la forêt et les souliers ne servent que pour aller à la messe. Un jour, il y aura peut-être des encombrements de carrosses, mais pour l'instant, c'est la brousse.

Le bureau de mon père – enfin, la cabane qui en fait fonction – est à un jet de galet de la mer, tout près de la Loge du gouverneur, la seule maison qui ait des murs de pierre.

J'arrivai en sifflotant, plein d'espoir, je grimpai les trois marches de bois qui mènent au bureau, dont la porte était ouverte, comme à l'accoutumée...

Et je trouvai mon père à genoux près d'un inconnu, fixant d'un air hagard un sabre – son sabre ! – planté tel un pavillon entre les deux omoplates du cadavre.

Je dis cadavre car une traînée de sang maculait les planches, à l'entrée de la cabane, et le sabré ne remuait pas plus qu'une bûche.

Mon père leva les yeux vers moi. Un regard étrange, surpris, un peu triste. Un regard comme jamais je ne lui en avais vu...

J'ouvris la bouche pour lui parler. Lui-même, comme réveillé par mon arrivée, s'apprêtait sans doute à dire quelque chose, mais il y eut un fracas dans mon dos et je vis débouler Groots, lequel beuglait des mots incompréhensibles, dans son langage.

Je me suis écarté : que peut-on faire devant deux cent cinquante livres de muscles lancées au grand galop derrière une hallebarde ?

Groots a pilé près de mon père. D'un geste de sa hallebarde, il lui a fait signe de reculer, ou de ne pas bouger, je ne sais trop. Prudemment, Père s'est écarté du trident de fer qui lui menaçait l'abdomen. Mais il ne quittait pas le mort des yeux. Le mort, avec son sabre bien planté au milieu du dos, comme si on l'avait pris à deux mains pour bien l'enfoncer.

Groots soufflait comme une baleine. Les têtes d'épingle de ses yeux pâles roulaient follement au-dessus de ses bajoues roses. Sa hallebarde hésitait entre pointer vers le mort, vers mon père ou vers moi.

Groots est un Hollandais abandonné par je ne sais quel rafiot. On l'a trouvé un jour sur une plage du Sud, déjà aussi pétillant d'intelligence qu'aujourd'hui. Nous autres, les jeunes, nous moquons

parfois de lui, mais à bonne distance : allez savoir ce qui peut se passer dans cette cervelle de mouche plantée sur un corps de taureau...

J'affichai mon sourire le plus flamboyant.

— Ah, Groots, tu tombes bien ! Tu le connais, ce maraud ? Parce qu'on se demandait justement, avec mon père...

Il ne disait rien, mon père. Il baissait la tête, regardait ses mains, regardait le sabre... Le sabre du grand-père, pris sur je ne sais quel barbare espagnol, du temps de Mazarin ! La plus belle lame de la colonie, incrustée d'or à la mode arabe ! Elle était habituellement suspendue à la cloison, à la place d'honneur derrière l'écritoire paternelle. Cette arme avait tranché des figures et répandu des entrailles, aux temps héroïques, et voici qu'elle finissait dans le dos d'un inconnu à la tignasse jaunâtre ! Il y avait de quoi frémir de honte, vraiment !

Voyant que Père ne bougeait pas, j'avançai d'un pas, histoire de voir qui c'était. Sûrement pas un type bien, à en juger par l'odeur.

— *Alt !*

Le fer de la hallebarde fendit l'air au ras de mes narines.

— Mais enfin, Groots... Tu n'as pas peur d'un cadavre, tout de même ?

Il n'y avait vraiment pas de quoi. Des morts, nous en voyons plus qu'il n'en faut : quand la mer

nous rend un marin noyé, quand la fièvre emporte une vieille femme, quand deux mauvais garçons se sont battus en duel... D'ailleurs, personne ne se serait ému si l'on avait trouvé ce malpropre allongé dans les broussailles. Mais ici, dans ce bureau, et avec ce sabre de luxe piqué entre les deux épaules !

Un détail m'effleura l'esprit, mais j'étais trop préoccupé par le silence de mon père et l'attitude bizarre de Groots pour y prendre vraiment garde. De toute façon, qui m'aurait écouté si j'avais commencé à jouer les limiers ? Les gens ne voient que ce qu'ils ont envie de voir...

Justement, ils arrivaient, les gens.

Un brouhaha enfla dans le sentier et je vis apparaître quelques-uns des pires bavards du pays, accompagnés de deux gros bonnets : Son Excellence le gouverneur et le préposé aux écritures, Valbert Gousier.

Le gouverneur est un dadais aux cheveux grisonnants. Généralement, il a l'œil plutôt vide. Je crois que son crâne est vide aussi. Mais le pauvre a des excuses : à l'origine, il était pilote sur un navire marchand. On l'a bombardé gouverneur sans lui demander son avis, et piloter une colonie de mille têtes dures, ce n'est pas de tout repos.

Gousier est aussi petit et sec que le gouverneur est long et mou. Il arbore toujours une mine sévère, mais je ne dirai pas de mal de lui : j'ai mes raisons.

Nous voyant figés comme des statues sous la menace de la hallebarde, le gouverneur s'écria :

— Diantre !

Il aime les jurons à l'ancienne. Il pense que cela fait distingué.

Découvrant le cadavre et le sabre, il ajouta :

— Peste !

Puis il se mit à fixer mon père, avec l'expression d'une perplexité grandissante.

— Palsambleu, mon ami...

Père leva les yeux vers lui, étonné comme moi de l'étrange ton sur lequel son chef, un homme qui le connaissait bien, s'adressait à lui : il y avait, dans ce ton, comme un air de soupçon !

Père haussa les sourcils. Une ébauche de sourire étira sa moustache. Il allait parler, sans doute pour sortir une de ces fines plaisanteries dont il est expert, quand il fut à nouveau coupé en plein élan par une autre arrivée.

— Faites place, mécréants !

Il n'y avait que l'abbé Rustique pour vociférer ainsi. Notre unique et impétueux curé fendit l'attroupement à grands coups d'épaulé, brandissant son crucifix comme si c'était un marteau. Il s'immobilisa au premier rang, resta un moment à regarder mon père et soupira. Je savais qu'ils ne s'aimaient guère : ils avaient eu une querelle jadis sur je ne sais quel détail de croyance. D'ailleurs, s'il

n'avait tenu qu'à Père, j'aurais appris à lire avec quelqu'un d'autre. Mais Mère tenait au « bon abbé », il avait cédé...

L'abbé Rustique soupira de nouveau. Père lui répondit par un sourire quelque peu ironique. Le curé leva le menton, parut chercher une inspiration dans le plafond de palmes tressées, puis pivota brusquement vers les curieux qui bourdonnaient derrière lui.

— Colonie dépravée ! tonna-t-il. Enfer et damnation ! Depuis combien de temps est-ce que je vous le dis ? Vous vous vautrez dans la paresse, la boisson et les vices ! Vous n'écoutez pas mes avertissements ! Vous persistez à enfreindre les commandements divins !

Sa voix s'enfla, comme s'il s'adressait à mille personnes. Il n'y en avait qu'une grosse douzaine, mais il est ainsi, l'abbé. Je crois qu'il rêve d'être un prédicateur célèbre. Dans une aussi minuscule colonie, c'est un difficile pari.

Sa voix s'enfla donc, et voilà qu'il désigna mon père en disant :

— Voyez ! Le crime est remonté jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir ! Le fruit est pourri ! Qu'attendez-vous pour nettoyer ce pays de sa violence et de ses péchés ?

Le gouverneur ponctua ce discours d'un « Fichtre donc ! » sonore, puis resta muet, visiblement indécis

sur la suite. L'abbé le foudroyait, comme s'il était personnellement responsable de la dépravation de ses administrés. Quant à Gousier, il affichait sa figure habituelle : sombre et crispée.

Le gouverneur dansa d'un pied sur l'autre, fit craquer les doigts de sa main droite, ceux de sa main gauche, puis, parlant du coin de la bouche, sans doute pour paraître plus discret, il souffla à l'abbé :

— C'est bien beau, tout ça. Mais qu'est-ce que je fais ?

L'abbé Rustique leva sur lui une moue dédaigneuse.

— Ce que vous faites ? Votre devoir !

Et il se campa, les bras croisés, vivante statue de la justice divine.

Le gouverneur se racla la gorge, quêtant le regard de l'écrivain Gousier. Mais Gousier n'exprimait rien. Quant à mon père, il l'observait, avec ce qui me semblait être une curiosité amusée. Tout de même, il sursauta en entendant le gouverneur soupirer :

— Bon ! Eh bien... Que l'on arrête cet homme !

Père n'a rien répondu. Il a juste toisé les autres, qui ont baissé la tête. Même son regard était muet : impossible de savoir, même pour moi, s'il était indigné, amusé ou coupable.